

cler la valeur de ceux de la carte grecque sont précis, ces derniers sont nécessairement enveloppés de quelque incertitude résultant du moyen même par lequel on les a obtenus.

En définitive, il ressort du rapprochement des uns et des autres que H'adjar Ouaghef serait *Urbara* et S'ouma *Vasbaria*.

Je livre ces synonymies à la critique de ceux qui peuvent porter un œil plus perspicace sur l'indigeste compilation du géographe d'Alexandrie.

O. MAC CARTHY.

La seconde partie de ce mémoire sera insérée dans le prochain numéro de la *Revue*.

---

## JULIA CÆSAREA.

( CHERCHEL )

### § 1. — Inscriptions chrétiennes (1).

Il est un fait qui a frappé tous les investigateurs de nos ruines africaines : c'est la rareté et la rudesse des monuments d'origine chrétienne. Parmi les restes nombreux de magnifiques édifices, dans ces milliers d'inscriptions qui jonchent le sol des cités antiques, on signale à peine quelques basiliques bien humbles et un petit nombre d'épithames aussi incorrectes de style que grossières sous le rapport graphique.

A Thagaste, — où naquit Saint-Augustin, — on trouve des dédicaces au Dieu Soleil, à Jupiter qui arrête les fuyards (*Stator*), mais pas une ligne qui porte un cachet vraiment chrétien. A Madaure, — où il étudia, — la plupart des documents recueillis jusqu'ici présentent un caractère tout-à-fait payen, ainsi qu'à Hippone qu'il a immortalisé par son illustre épiscopat. La même observation

---

(1) L'auteur de cet article a rapporté de Cherchel, à diverses reprises et depuis le mois de mars 1840, époque de la prise de possession de cette ville, soixante-dix inscriptions latines ou grecques et beaucoup d'autres objets antiques. Ces précieux vestiges du passé de *Julia Cæsarea* — dont quelques-uns présentent un haut intérêt historique — seront décrits successivement dans cet article. — Ils figurent tous au Musée d'Alger.

s'applique aux autres villes qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'église d'Afrique (1).

Cette disette étrange ne tiendrait-elle pas à ce que la plus grande expansion du christianisme a coïncidé ici avec le déclin de la puissance romaine ; de sorte qu'entre l'époque où il est devenu dominant et celle où la civilisation antique a disparu, submergée sous le flot des invasions barbares, il n'y a pas eu une de ces longues périodes de tranquillité publique dont les arts ont besoin pour prendre tout leur essor. Quand, enfin, un art chrétien se forma sur un autre continent, après une longue nuit d'ignorance et de barbarie, l'Afrique chrétienne avait déjà cessé d'exister. Il n'en restait plus qu'un souvenir lointain et bien obscur.

Demandons à l'histoire la preuve de ces assertions.

Il n'est pas nécessaire de remonter aux origines les plus éloignées du christianisme en Afrique : il suffit de le prendre au moment où Morcelli, — son savant annaliste, — ouvre ses fastes glorieux. C'est en 497 de notre ère.

Depuis cette époque jusqu'à l'avènement de Constantin 1<sup>er</sup>, au début du IV<sup>e</sup> siècle, il est en pleine période militante et ne se relève un peu d'une persécution que pour retomber aussitôt dans une autre. Il n'était alors que la religion des pauvres et des affligés, de ceux qui ne se taillent point des demeures dans le marbre, pas plus après la mort que pendant la vie ; de ceux qui étaient trop simples encore pour cultiver les brillantes fleurs du style lapidaire élégant et châtié des belles époques du paganisme.

Il semble que l'intronisation d'un empereur chrétien va le faire entrer enfin dans la phase du triomphe, en lui ralliant les grands de la terre, toujours si empressés de suivre les traces du chef suprême. Mais le Donatisme, ce Janus de l'esprit de révolte, avec le schisme sur une face et l'hérésie sur l'autre, le Donatisme a soulevé les bandes sinistres des Circoncellions. Ces *partageux* de l'époque romaine, indigènes pour la plupart, sont impatients du joug étranger auquel quatre siècles de servitude n'ont pu les façonner encore ; mais ils ne se sentent pas assez forts pour atta-

---

(1) M. l'abbé Godard, dans ses *Notes archéologiques* sur Tifèche, Mdaou-rouche, etc., — qui paraîtront au prochain numéro, — s'exprime ainsi : « La rareté des monuments chrétiens est extrême, et je ne puis me l'expliquer. »

quer ouvertement le gouvernement établi et cachent leurs projets séditieux sous le voile d'une protestation religieuse. C'est dans cet esprit de haine impuissante qu'en les verra, sous la domination arabe, adopter avec empressement toutes les hérésies, donner asile à tous les fauteurs de rébellion. Miner la religion du vainqueur, — à ces époques de vives croyances, — c'était préparer sûrement la chute de son organisation politique.

Plus cruels que les payens, qui luttèrent encore sur plusieurs points, et quelquefois avec avantage, contre le christianisme orthodoxe, les Circoncellions, cette féroce milice du Donatisme, promenaient le pillage, le meurtre et l'incendie par toute l'Afrique et surtout en Numidie où leur quartier général était au pied septentrional de l'Aurès, à Thamugas (*Timgad*), entre Lambèse et Tebessa. Ils étaient là à l'abri d'une de ces citadelles naturelles de l'indépendance berbère, comme le Jurjura et le Ouanseris en ont aussi offert aux peuplades autochtones sous les Romains et de nos jours.

Le courage, la résignation et la charité des orthodoxes devant leurs impitoyables ennemis offrent un spectacle vraiment sublime. Mais si des circonstances de cette nature mettent en relief toute la beauté morale des caractères d'une époque religieuse, elles sont essentiellement contraires au développement des arts plastiques et d'imagination.

A la fin de ce IV<sup>e</sup> siècle, Saint-Augustin luttait avec une égale énergie et contre les payens et contre les hérétiques, lorsqu'en 399, Honorius prohiba entièrement le culte des idoles. Il faut lire les lettres du saint évêque d'Hippone pour apprécier quelle résistance l'application de cet édit rencontra en Afrique. Il en fut de même d'un autre édit qui le suivit de très-près et par lequel le Donatisme fut proscrit à son tour. Cette intervention de la puissance temporelle dans le domaine de la religion servit mal le christianisme dont les ennemis, obligés de se cacher, n'en devinrent que plus ardents.

Enfin, arriva la catastrophe de 430, l'invasion des Vandales ariens. Ce furent de nouveaux et dangereux ennemis pour les catholiques, que ces hérétiques investis de tous les pouvoirs temporels et très-avides d'en abuser jusque dans les choses spirituelles. Aussi, pendant le siècle que dura cette domination barbare, les chrétiens purent rarement respirer, car aux persécutions des Ariens, vint s'ajouter la réaction des Berbers contre leurs nouveaux domi-  
ni-

teurs, réaction qui amenait de tous côtés et à chaque instant des combats et des pillages.

Mais précisons l'état de l'Afrique au moment où elle allait échapper aux Romains par la conquête vandale.

Saint-Augustin s'écriait en 427, trois ans avant la catastrophe :

« Qui aurait pu croire, qui aurait pu craindre que le comte d'Afrique, Boniface, lui qui, simple tribun, avait, à la tête de quelques alliés, soumis tous les Africains par la force et par la terreur ; qui aurait pu craindre que ce comte, avec les troupes et la puissance dont il dispose en Afrique, dût laisser les Indigènes tant oser, tant s'avancer, tant ravager, tant piller, et que tant d'endroits qui regorgeaient de population, fussent appelés à se changer en déserts ! »

Voyons si la restauration byzantine, qui eut lieu en 534, rendra un peu de repos à cette malheureuse église d'Afrique. Hélas ! Bélisaire était à peine rembarqué et l'année illustrée par sa glorieuse conquête durait encore, lorsque les Maures de la Byzacène (Tunisie méridionale) et de la Numidie (Est de la province de Constantine) dont les chefs venaient de recevoir l'investiture impériale, se préparaient à la révolte. Dès l'année 536, Iabdas descendait de l'Aurès et lançait ses montagnards dans les fertiles plaines de la Numidie qu'ils eurent bientôt remplies de ruine et de désolation.

On a vu que l'Aurès était la principale pépinière des Circoncélions et une des plus solides forteresses du Donatisme. On devine ce que les catholiques eurent à souffrir de ce débordement.

L'année 540 est marquée dans les fastes ecclésiastiques comme une époque de repos et de prospérité comparative pour l'Église. Solomon, dont les succès militaires ont obligé les Berbers à se tenir un instant tranquilles, en profite pour relever les murs des villes et des citadelles que les Vandales avaient renversés partout, sauf à Carthage.

Soit en Algérie, soit en Tunisie, j'ai vu un très-grand nombre de ces restaurations de la 2<sup>e</sup> époque dite byzantine. Voici en quoi elles consistent généralement : Sur un tracé antique, on a remplacé confusément les anciens matériaux mêlés à des épitaphes, des dédicaces rarement disposées dans leur situation normale ; tout cela, mêlé de débris de bas-reliefs, de chapiteaux, de bases et même de fragments de statues, constitue l'ensemble barbare qu'il est facile d'imaginer. Telles sont, à bien peu d'exceptions près, les traces architecturales que les Grecs de Byzance ont laissées ici de leur passage.

Sous leur domination, l'Afrique ne cessa presque pas d'être ravagée par les Berbers, et un auteur de l'époque fait observer (en 568) que ceux de ces pillards qui devenaient chrétiens par les soins empressés des évêques, n'en continuaient pas moins leurs attaques contre les colonies romaines. Il ajoute que ces incessantes incursions avaient dépeuplé le pays, détruit la richesse et laissé l'Afrique sans forces contre tout nouvel ennemi qui pourrait survenir.

Et notez qu'alors ce n'étaient plus seulement des brigands qui hasardaient de furtives razias et se retiraient en hâte avec leur proie, c'était une nationalité qui se réveillait et dont les membres, catholiques ou payens, s'organisaient devant l'organisation romaine agonisante, avaient des chefs, des lois et une administration en dehors de celle de l'empire. Cela avait lieu surtout dans la Mauritanie Césarienne.

Cette situation ne fait qu'empirer jusqu'à l'année 647 où les premières bandes musulmanes, conduites par Abd Allah ben Saïd ravagent la Cyrénaïque, la Tripolitaine et s'avancent jusqu'en Byzacène (Tunisie méridionale). Les tribus pillardées d'Arabie avaient appris le chemin de l'Afrique romaine qui, dans sa terrible décadence, était encore une riche proie pour de pauvres nomades. Elles ne l'oublièrent pas; et, après des incursions suivies d'assez promptes retraites, l'étendard de l'Islam demeura définitivement planté sur la terre d'Afrique. Civilisation et christianisme, tout disparut devant ce nouveau flot de barbares; et le pays retourna promptement à l'état presque sauvage où Rome l'avait trouvé six siècles auparavant et où nous devons le reprendre douze siècles plus tard.

Il ne faut pas oublier, non plus, de constater que l'art antique, consacré surtout à la glorification d'un polythéisme immoral, devait être naturellement suspect et antipathique aux chrétiens des premiers siècles, qui n'admettaient qu'un Dieu unique et l'honoraient surtout par la chasteté des pensées et des actions.

Voici un bien long préambule, mais il était indispensable; car il fallait éviter qu'à chaque inscription chrétienne le lecteur eût à se poser la question que l'on a essayé de résoudre ici.

Abordons maintenant l'épigraphie chrétienne de Julia Cæsarea.

Voici deux de ses plus remarquables échantillons :

1°

IN MEMORIA EORVM  
QVORVM CORPORA IN AC  
CVBITORIO HOC SEPVLT  
SVNT ALCIMI CARITATIS IVLIANAE  
ET ROGATAE MATRI (Sic) VICTORIS PRESBYTE  
RI QVI HVNC LOCVM CVMCTIS FRATRIB. FECI

Cette inscription, gravée sur une tablette de marbre haute de 33 cent. et large de 40, offre, ainsi que la suivante, des caractères réguliers et même élégants qu'on n'est pas habitué à rencontrer sur les monuments chrétiens. Les sigles y sont assez nombreux : ce sont, à la première ligne, VM en un seul signe ; VM à la 2<sup>e</sup> ; NT, MI, TI, AE à la 4<sup>e</sup> ; ROG, AE, MA, TR, BY à la 5<sup>e</sup> ; VM, VN, TI, TR, à la dernière.

On notera le mot *accubitorium*, altération évidente d'*accumbitorium*, qui est lui-même d'une assez mauvaise latinité et ne paraît pas être le mot propre, s'il signifie *salle à manger*, comme le marquent les lexiques.

Bien qu'il n'y ait aucun signe d'abréviation après MATRI, à la 5<sup>e</sup> ligne, il est probable que ce mot doit être pris au génitif, comme ceux qui le précèdent, et qu'il faut y suppléer un S final.

Je proposerai donc cette traduction :

« En mémoire de ceux dont les corps sont ensevelis dans ce lieu  
» de repos, Alcimus, Caritas, Juliana et Rogata, mère du prêtre  
» Victor, qui ai fait ce monument pour tous les frères. »

J'ai traduit *accubitorium* (pour *accumbitorium*) par *lieu de repos*, sens que l'étymologie permet de lui attribuer. Quant au sens que lui donne le dictionnaire, celui de *salle à manger*, il pourrait, à la rigueur, s'appliquer ici, si l'on se rappelle un usage général parmi les chrétiens d'Afrique et que Saint-Augustin eut beaucoup de peine à abolir dans son diocèse. Aux anniversaires de la naissance des saints et des martyrs, les fidèles s'assemblaient dans les églises ou chapelles et y donnaient des *repas* copieux et beaucoup plus gais que le lieu et l'objet de la réunion ne semblaient le permettre. Ils appelaient cela *latitia* ou réjouissance ; mais Saint-Augustin le nommait *violentia*, ivrognerie.

Or, notre inscription qui est antérieure à Saint-Augustin, — on le verra tout-à-l'heure, — correspond à une époque où cet usage bachique était dans toute sa vigueur.

Mais, avant de pousser ce commentaire plus loin, il faut produire le texte d'une deuxième inscription qui n'est pas sans liaison avec celle-ci : elle a été trouvée au même endroit que la précédente, les lettres y sont de forme identique et le sujet analogue. Toutes deux recueillies par moi à Cherchel, pendant mon inspection de 1855, figurent aujourd'hui au Musée sous les n<sup>os</sup> 165 et 166.

Voici le texte de la 2<sup>e</sup>

AREAM AT SEPVLCRA CVLTOR. VERBI CONTVLIT  
ET CELLAM STRVXIT SVIS CVNCTIS SVMPTIBVS  
ECLESIAE SANCTAE HANC RELIQVIT MEMORIAM  
SALVETE FRATRES PVRO CORDE ET SIMPLICI  
EVELPIVSVOSSATO SANCTO SPIRITV  
ECLESIA FRATRVM HVNC RESTITVIT TITVLVM M-A-I SEVERIANI C. V.  
EXINGASTERI

Devant la 4<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> ligne on a gravé l'alpha et l'oméga dans une couronne. A la fin de la 5<sup>e</sup> et de la 6<sup>e</sup> il y a une colombe entourée d'une palme qui s'appuie sur un coquillage et tient une branche au bec.

A la 1<sup>re</sup> ligne HR sont liés.

A la 2<sup>e</sup>, l'X, qui avait été omis par le graveur, a été rétabli, après coup, au-dessus des lettres VI.

A la 3<sup>e</sup> ligne, le mot *memoriam* renferme ces trois sigles : ME, MO, AM.

A la 4<sup>e</sup>, TE et IM forment sigles.

A la dernière ligne, la fin du 2<sup>e</sup> mot contient, en deux sigles, TRV et VM, ce qui fait *fratruum*, au lieu de *fratrum*. Il y a ensuite VN et VM qui sont liés.

Cette inscription est gravée sur une plaque de marbre haute de 26 cent. et large de 72.

(La suite au prochain numéro.)

### INSCRIPTION DE BOUGIE.

Nous ne pensions pas avoir si tôt l'occasion de fournir à nos lecteurs une preuve évidente de la vérité de cette assertion qui termine l'Introduction placée en tête de notre premier numéro :

« .... Le travailleur algérien n'est pas l'inutile doublure, mais le complément naturel de celui d'Europe. Chacun d'eux fera ce que l'autre ne peut faire, et leur réunion offrira la solution complète du problème d'organisation des études historiques à entreprendre sur l'Afrique septentrionale. »

Ainsi, M. Berbrugger, dans son article sur l'Ère mauritanienne, s'appuie sur une inscription qu'il a étudiée à Bougie en 1853, et qui est aujourd'hui au Musée d'Alger, pour établir que cette ère a son point de départ dans l'année 40 de J.-C. M. D'Avezac, dont les travaux sur l'Afrique sont bien connus et fort appréciés, trouve dans les richesses bibliographiques de la métropole, non-seulement la confirmation des conclusions de notre confrère, mais il y puise le moyen de faire une utile rectification aux *Fastes consulaires*, édités par les chronologistes modernes. Nous donnons, ci-après, la très-intéressante lettre qu'il vient d'écrire au Président de la Société, sur ce sujet.

Paris, le 10 novembre 1856.

Monsieur,

Dès que la *Revue africaine* est venue en mes mains, je l'ai lue avec l'intérêt que je porte de longue date aux choses d'Afrique, et j'ai été particulièrement frappé de l'importance de l'inscription recueillie à Bougie et transportée au Musée d'Alger, énonçant la dédicace d'une statue à Marcus Aufidius Honoratus, le 9 des calendes de janvier de l'année provinciale 158, sous le consulat de Lateranus et de Rufinus.

Vous avez fait ressortir toute l'autorité d'un pareil monument pour la détermination définitive du synchronisme de l'an 40 de l'ère vulgaire avec l'an 1<sup>er</sup> de l'ère provinciale de Mauritanie, en considérant, avec une heureuse hardiesse, comme indice suffisant de l'année romaine, les surnoms des deux consuls auxquels les listes vulgaires attribuent des prénoms et des noms différents de ceux que constate l'inscription.

Je me suis hâté de vérifier, dans les livres que j'ai sous la main, sur quelle autorité reposaient ces noms et prénoms d'*Appius Claudius* et de *Marcus Marius* donnés à Lateranus et à Rufinus dans les fastes consulaires.

des chronologistes modernes, et j'ai eu lieu de reconnaître que les dates exprimées par la désignation de ces deux consuls, et d'après lesquelles ils ont été inscrits sur les listes, ne portent en réalité que les surnoms : une épître du pape St-Victor, adressée aux évêques d'Afrique, est datée des calendes de septembre *Laterano et Ruffino coss. viris clarissimis*; la chronique de Cassiodore, dans la série des consulats du règne de Septime Sévère, désigne au 4<sup>e</sup> rang celui de *Lateranus et Rufinus*, et une inscription, rapportée par Onofrio Panvinio, est dédiée *Herculi invicto*, etc. le 5 des ides de juin *Laterano et Rufino Cos.*

Ce sont les commentateurs qui ont conjecturalement suppléé à l'omission des noms et prénoms, au moyen d'inscriptions non datées, qu'ils ont supposé applicables à ces consuls; mais, comme il y a, dans la chronologie consulaire, plus d'un *Lateranus* et plus d'un *Rufinus*, l'application était périlleuse à tel ou tel d'entr'eux, et c'est ainsi que les noms d'*Appius Claudius* et de *Marcus Marius* (1) ont été respectivement attribués aux consuls de l'an 197, tandis que les noms de *Titus Sextius* ont été attribués à *Sextilius Lateranus*, consul en 154, et ceux de *Caius Cæsonius* à *Triarius Rufinus*, consul en 210; mais votre inscription ne laisse aucun doute sur l'individualité des deux consuls de 197, et démontre que c'est bien à eux qu'appartiennent respectivement ces noms de *Titus Sextius* et de *Caius Cæsonius*. Elle a donc une haute valeur au double point de vue de la fixation certaine du rapport de l'ère mauritanienne avec les dates consulaires, et de l'attribution de leurs noms véritables aux consuls de l'an 197, désignés seulement jusqu'à présent, dans les monuments, par leurs surnoms; et il est essentiel de ne point isoler l'une de l'autre ces deux conditions. Car c'est précisément la légitimité des noms consulaires de votre inscription qui consacre la corrélation du consulat énoncé avec l'an 197 de l'ère vulgaire, et il eût fallu chercher une autre date, si les noms d'*Appius Claudius* et de *Marcus Marius* n'eussent pas été le simple produit des conjectures erronées d'Onofrio Panvinio, admises sans discussion par ses successeurs.

La Société historique algérienne me pardonnera, je l'espère, d'avoir essayé de mettre hors de contestation un point qui rehausse l'importance de l'inscription publiée par ses soins.

Veillez, etc.

D'AVEZAC.

---

(1) Sans parler d'autres variantes non moins hasardées.